Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

124-125 | 2011

Les rapports de sexe sont-ils solubles dans le genre ?

Au-delà du sexe : le projet utopique de monique wittig

Beyond Sex: The Utopian Project of Monique Wittig

Kate Robin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5279>

DOI : 10.4000/jda.5279

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 71-97

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Kate Robin, « Au-delà du sexe : le projet utopique de monique wittig », *Journal des anthropologues* [En ligne], 124-125 | 2011, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5279> ; DOI : 10.4000/jda.5279

AU-DELÀ DU SEXE : LE PROJET UTOPIQUE DE MONIQUE WITTIG

Kate ROBIN^{*}

En France de nos jours, le concept de genre (calqué sur l'anglais *gender*) se répand de plus en plus. Il s'agit de réserver le terme « sexe » pour des données naturelles et de le remplacer par « genre » pour signifier une socialisation masculine ou féminine. Monique Wittig rejette la notion de genre, qui implique que le sexe est une catégorie nécessaire, et que seul le genre peut être mis en cause. La distinction sexe-genre présume qu'il y a d'un côté un sexe inné, naturel, biologique (mâle ou femelle) et de l'autre un sexe social, appris (masculin ou féminin). Mais classer les êtres selon leur système reproducteur, est-ce une évidence naturelle ? Selon Wittig, pas plus que la socialisation selon les stéréotypes filles-garçons. Dire qu'il n'y a pas deux sexes n'équivaut pas à dire que la Terre ne tourne pas autour du Soleil. « Sexe » et « genre » sont tous deux des constructions, des catégories qui ne sont pas les seules façons possibles de découper le monde. Comme Wittig, Mary Daly dénonce le terme « genre », en illustrant son manque de précision et de force pour contester les catégories : est-ce que Simone de Beauvoir aurait pu intituler son livre *Le Deuxième genre* ? (Daly, 1998 : 135). Il paraît souhaitable, en effet, d'éviter ce terme trop faible, qui marginalise le sujet et ouvre la porte à

^{*} Association Cité des Dames – 721 rue du Pré aux Clercs
Bât. Molière E3, 34090 Montpellier
Courriel : tisselles@gmail.com

toutes sortes de dérives postmodernes. La différence fictive entre sexe et genre est une supercherie pour laisser entendre que seul le genre est artificiel, et la division des sexes donc naturelle.

Selon Wittig, de l'opposition masculin-féminin découlent nécessairement une division et une hiérarchisation des sexes. Les deux catégories ne peuvent pas exister sur un même plan, avec une valeur identique. La surestimation du masculin se protège de l'analyse, en se cachant derrière une prétendue évidence due à la nature. Mais il n'y a rien d'évident ou de naturel dans cette hiérarchie. Le « chantier littéraire » de Wittig sert à créer des « peuples » qui vivent en dehors de cette séparation. Par ses œuvres de fiction, parallèles à son activité militante, Wittig touche aux profondeurs de l'imaginaire, pour tendre vers la possibilité de nouveaux modèles d'existence. C'est notamment le cas dans *Les Guérillères* (1969) et *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* (1976), dont le titre en anglais est *Lesbian Peoples*, et aussi dans ses nouvelles et essais regroupés dans *La Pensée straight* (2001). Selon Wittig, il n'existe qu'un sexe. C'est-à-dire : « le sexe » continue d'être collé aux femmes. Son espoir, c'est d'arriver à une humanité universelle, une seule humanité, où le système reproducteur n'a pas plus d'incidence que le système digestif – nécessaire, souvent en marche..., mais dont les caractéristiques n'ont pas besoin d'être élucidées constamment, rappelées par toute correspondance officielle (mâle/femelle), toute salutation (bonjour madame/monsieur), et par chaque phrase (tous et toutes)...

Wittig s'inspire des faits anthropologiques, historiques et linguistiques pour créer un monde à part, une utopie qui est aussi un plan. Comment avancer, si nous ne savons pas vers quoi ? Elle propose des idées qui osent réfléchir au-delà du connu, pour échapper à son conditionnement, à la classification sexuée. Wittig nous offre un socle riche pour explorer de nouveaux horizons de possibilités humaines.

Chantiers littéraires et rénovations de la langue

Avec hyperbole poétique peut-être, Wittig évoque l'idée que la domination dans et par la langue remonte loin : « On peut

considérer l'origine du langage comme un acte d'autorité émanant de ceux qui dominent » (1969 : 162). C'est à ce point que le langage est contaminé, et que cette contamination est vitale au maintien du pouvoir tel qu'il est. Cette appropriation, masculine, a nécessité que les femmes se taisent : « Ce faisant, ils ont gueulé, hurlé de toutes leurs forces pour te réduire au silence » (*ibid.* : 162). Ainsi, le langage sert encore à maintenir ce silence des femmes : « Elles disent, le langage que tu parles t'empoisonne la glotte, la langue, le palais, les lèvres. Elles disent le langage que tu parles est fait de mots qui te tuent » (*ibid.* : 162). L'écriture est différente des autres arts dans le fait que son « matériau », le langage, s'emploie au quotidien ; il est donc sujet au sens imposé par les normes sociales (2001 : 117).

Langage, pensée et politique étant inextricables, le « chantier littéraire », où les mots se conjuguent de façon implosive, est une « usine de guerre » contre les vieilles formes rebattues. Tel est le projet révolutionnaire de Wittig. Le « chantier littéraire » est le lieu privilégié pour établir, en dialogue constant avec un réel projet de changement, des modèles de pensée et de vie qui transcendent la division sexuée du monde. Les lesbiennes mythiques peuplent ce chantier, afin de recréer passé, présent et avenir. L'universalisation d'une perspective définie comme particulière, marginale, en l'occurrence une perspective lesbienne, est une étape nécessaire pour abolir les catégories l'un-l'autre, norme-marge. Selon Wittig : « En littérature, l'histoire, il me semble, intervient paradoxalement au niveau individuel et au niveau subjectif et elle se manifeste dans le point de vue particulier de l'écrivain. L'entreprise la plus essentielle et la plus stratégique du travail de tout écrivain consiste à universaliser ce point de vue » (*ibid.* : 126). Wittig expérimenta d'abord l'universalisation du point de vue des enfants, ensuite celui des femmes, puis celui des lesbiennes. Dans tous les cas, elle déloge le masculin comme seul représentant normatif de l'humain.

Wittig affirme que les convictions de l'écrivain se manifesteront d'elles-mêmes, et ne doivent pas être une priorité dans l'entreprise textuelle. Préconisant la séparation entre le « chantier littéraire » et l'arène politique, elle libère les

expérimentations formelles et linguistiques à l'intérieur d'une œuvre. Les possibilités ouvertes par l'imaginaire lors de l'acte d'écrire sont ainsi à l'abri des *a priori* ou des valeurs déjà figées. Ainsi des réponses peuvent émerger, au-delà des possibilités laissées par le conditionnement ou le contre-conditionnement des mouvements militants. La créativité de l'écrivaine œuvre dans un autre monde, pour mieux revenir sur le nôtre. Ceci est bien illustré dans *Le Chemin de longue étude* par la féministe médiévale Christine de Pizan (1403), où grâce au songe, en allant dans le ciel, l'autrice apprend comment gouverner le monde. Procédé courant dans les utopies féministes, c'est grâce au champ (chantier) littéraire que le mot rejoint le monde et le « nulle part » de l'utopie devient le partout.

L'universalisation, tout comme la particularité, est souvent utilisée par la société dominante comme prétexte à la discrimination contre les femmes. Le monde est divisé en deux sexes, mais on prétend (au moins en France) qu'existent l'égalité et l'universalité, ce qui permet de ne pas prendre en compte la marginalisation des femmes. Selon Wittig, l'égalité et la dualité sont des antithèses, qui ne peuvent pas, logiquement, être mises ensemble. En effet, la conjugaison des deux entraîne un va-et-vient entre l'un et l'autre, toujours défavorable aux femmes. Par exemple, lorsque la sous-représentation des écrivaines est critiquée, les défenseurs disent que la littérature n'a pas de sexe. Cependant, ce sont disproportionnellement les textes d'hommes qui sont enseignés, primés et retenus par l'Histoire, et leur expérience de vie donne une autre histoire, dans l'ensemble, que celle écrite par des femmes. Il y a donc à la fois une marginalisation des individus (les écrivaines) et d'une perspective (informée, directement ou non, par ce qu'elles ont vécu en tant que femme dans un monde sexué). Pour que la littérature n'ait pas de sexe, ce qui est également le projet de Wittig, il faudrait d'abord que les femmes commencent à exister réellement. Puisque la dualité est toujours hiérarchique, Wittig insiste sur la nécessité d'une abolition totale de la catégorie de sexe, et non pas une définition d'hommes et de femmes comme « différents mais égaux », ni même comme « exactement pareils ».

Il s'agit d'abolir les catégories, et non pas de les redéfinir ni de redistribuer équitablement le pouvoir.

La division du monde en deux sexes opère notamment par le langage. Contrairement aux solutions de féminisation pratiquées de nos jours, il ne suffit pas que la féminisation se répande pour désigner les femmes. Si nous continuons à utiliser le masculin comme générique, le féminin est marginalisé. Les femmes sont actuellement « coincées » par un paradoxe : soit on refuse un féminin grammaticalement et socialement marginalisé et on s'identifie au masculin, soit on accepte le statut minoritaire que la féminisation partielle affirme et conforte. Autrement dit, on accepte ou non d'être « elle » (la féminisation du métier, etc.) dans un monde où le « il » l'emporte (ce même métier dans sa forme générique, par exemple). En termes de nombre, selon la grammaire actuelle, le féminin partiel ne peut que représenter une minorité, puisque n'existant plus lorsque le sexe est inconnu ou dès qu'il y a un homme. Le manque de considération pour cette évidence est un exemple parlant, de comment la division sexuée s'échappe de l'analyse, se posant comme naturelle ou inévitable. Cela montre également à quel point les élans féministes de nos jours sont timides.

En respectant l'élan des efforts actuels d'inclure le féminin (en commençant par l'Éducation nationale, qui devient la première administration à mettre en place les préconisations de féminiser les noms de métier, d'une circulaire signée par Jospin en 1998), je constate que ces solutions conservent au masculin son statut normatif. Si on féminise fidèlement les noms de métiers, ils se « déféminisent » dès l'arrivée d'un homme, donnant plus de poids à son identité seule que celle d'innombrables femmes. Ceci n'était pas le cas, pourtant, en ancien français, où c'était une question de majorité d'hommes ou de femmes qui l'emportait. Un débat souligné par Vaugelas montre clairement la transition (1647 : 82). Si l'époque précédente n'était pas moins sexiste, nous devons rappeler l'image de l'Hydre, monstre mythique : dès qu'une tête est coupée, une autre repousse. Aussi certaines époques ou cultures révèlent-elles des aspects moins misogynes que de nos jours, et des

aspects qui le sont plus. L'objectif féministe « radical », c'est de tuer le monstre, combattre sur le fond. L'enjeu n'est pas dans le fait de s'appeler « pharmacienne » au lieu de « pharmacien », « madame la directrice » au lieu de « madame le directeur »...

À l'oral, l'inclusion explicite et constante du masculin et du féminin, extension logique de la formule que l'on entend dans certains discours politiques (« bienvenue à toutes et à tous », s'inspirant peut-être de de Gaulle : « Françaises et Français... ») alourdirait la langue et mettrait l'accent sans arrêt sur le sexe plutôt que sur le contenu. C'est pourquoi ce geste est réservé le plus souvent pour le début d'un discours, et cède très rapidement au « plus noble » (ou « plus simple ») masculin. Le masculin n'est pas en lui-même plus simple, mais l'est indiscutablement l'usage d'une seule forme humaine, lorsque le sexe n'est pas pertinent.

D'autres palliatifs se répandent de plus en plus, tels que « directeur-e-s » (qui remplace « directrices » en créant un néologisme qui conforte le masculin, mais nous coupe du passé et de la grammaire), pharmacien-nes, etc. Formule lourde qui met l'accent sur le sexe, les femmes sont incluses en tant que « nes », assez loin du pharmacien, celui qui dispense des médicaments, car séparées de lui par un signe, un « féminin de », ségrégué dans son unité de sens. L'aspect lourd et peu esthétique est ainsi assimilé à la démarche politiquement correcte d'inclusion, et encore une fois les femmes et le féminisme « sembleraient » responsables d'une mutilation de la langue. En vérité, c'est qu'elles ne veulent pas être accusées d'exclusion du sacro-saint masculin, en employant le féminin comme universel (ce qui serait considéré comme trop radical, alors que peu de gens disent que le masculin universel est trop radicalement misogyne), ou au moins quand les femmes sont une majorité probable ou quantifiée. Des solutions plus équilibrées et commodes sont pourtant nombreuses, si on se permet un peu d'imagination (alterner, choisir selon son propre sexe, fluctuer selon le contexte...) Mais le problème de la féminisation soulève une question plus simple : si le « neutre » inclut le féminin, pourquoi avoir besoin d'un féminin ?

Si on abolit la dualité masculin-féminin pour ne conserver

qu'une seule forme humaine, laquelle serait-ce ? Wittig choisit la forme « masculine ». Historiquement, et étymologiquement, c'était un neutre véritable, usurpé par la suite par les hommes. C'est pourquoi Wittig choisit de ressaisir cette humanité inclusive, bien que ses écrits littéraires prennent plutôt la forme féminine comme universelle. Son choix politique du « neutre » reflète aussi sa volonté d'abolir l'essentialisme – c'est-à-dire, le féminin stéréotypé, « la-femme », l'éternel féminin... Cependant, le féminin est presque exclusivement employé par Wittig dans l'ensemble de ses romans, et dans *Les Guérillères* (1969) il figure clairement comme forme qui regroupe aussi les hommes.

Bien que la solution de Wittig ne soit pas la même que la mienne, nous soulevons un même problème avec les solutions courantes de féminisation ou d'inclusion du féminin, qui sont bien intentionnées mais potentiellement néfastes dans la mesure où elles ne creusent pas très loin vers le fond du problème. Aussi Wittig promulgua une solution merveilleusement simple : l'abolition des genres grammaticaux – sans dualité, point de hiérarchie ? En tout cas, la littérature est le chantier idéal pour explorer les limites et les possibilités dans la langue, puis dans la société.

Nulle part ou partout ?

La littérature possède la capacité de transgresser, transformer, dépasser, pour expérimenter le réel, repoussant les limites du connu pour basculer dans le possible. C'est dans le « chantier littéraire » que nous explorons la complexité des solutions, et c'est là que Wittig a d'abord épuisé le féminin, créant dans *Les Guérillères* une « culture d'"elles" » destinée à être dépassée, puis un monde sans sexes (à la fin de cette « épopée », les hommes sont inclus dans « elles »). Bien que Wittig utilise le féminin dans ses romans, elle affirme que s'il n'existe que le masculin « neutre », les femmes seraient incluses, puisqu'il n'existerait plus le « ghetto » du féminin. N'y a-t-il pas aussi le danger d'un effacement total, un nulle part qui n'est même pas un ghetto ? Est-ce que ce nulle part est aussi celui de l'utopie, qui veut dire à la fois nulle part et partout ?

C'est ainsi que le terrain vague de l'histoire des femmes, où Christine de Pizan fonde en 1405 *La Cité des Dames*, devient une cité omniprésente, transgressant les frontières d'espace et de temps. Et par ce même principe, le paradis lesbien dans *Virgile, non* (Wittig, 1983), bien qu'existant sur les marges de l'enfer hétéro-normé, devient le partout en s'imposant par l'acte de centrage de l'écriture, comme perspective normative et dominante. Aussi est-il d'autant plus curieux que Wittig ne choisisse pas, en dehors des écrits romanesques, la forme actuellement féminine pour la faire correspondre à son rêve d'une langue sans sexes. Car il ne s'agit pas seulement d'abolir le genre grammatical, mais aussi les mots et les concepts qui divisent ainsi le monde en deux. Ne peuvent donc exister des mots tels « garçon » et « fille », bien que le terme « homme » puisse être repris pour signifier l'humain. N'ayant plus l'autre sens d'« être du sexe masculin », le terme « homme » n'aura que le sens inclusif que certains prétendent qu'il a déjà. Wittig était révoltée par l'essentialisme : « la femme », et voulait se distinguer en même temps des tendances de valorisation, qui ne sont que le symétrique de la dévalorisation. En effet, il en est des hommes et des femmes comme du masculin et du féminin. Ils vivent en tant qu'humains, et c'est cette humanité, ce neutre, que recherche Wittig, qui rompt clairement dans son œuvre avec toute vie ou caractéristique « féminine », y compris par la satire, l'hyperbole, les « déesses en papier », les « féminaires » (textes sacrés des guérillères) qui sont brûlés festivement, pour qu'elles ne soient pas « prisonnières de leur propre idéologie »... C'est cette liberté absolue par rapport aux identités préfabriquées que revendique Wittig.

Wittig est consciente du paradoxe qu'il y a à utiliser le langage, légué par un projet politique de domination, pour transcender et subvertir cette politique. Wittig appelle à une lecture entre les lignes, par un rayonnement des sens qui font écho entre les mots, des associations, des images, des symboles. Le cercle – omniprésent dans *Les Guérillères* comme dans *L'Opoponax* (1964), signifie le zéro, le rien, l'absence, le vide même qui ont été attribués aux femmes, à la culture et l'histoire des femmes, au corps

et à la pensée des femmes (dans la mesure où cela ne se calque pas sur les expériences ou les attentes des conquérants)... Mais aussi, dans ce renversement wittigien, ce « zéro » peut représenter un refus de leur monde, et l'infini de possibilités créatives pour créer un Ailleurs, qui devient l'Ici, le Partout. Ce nouveau monde infiltre partout, creuse sous et survole sur les termes, les encerclant, condensant, prouvant l'irréalité. Le zéro est ce qu'ils n'ont pas pu prendre ou comprendre, ce qui ne les intéresse pas pour se l'approprier. Le zéro, vraisemblablement l'invention d'une « femme », Hypatie, n'est-elle pas le « non » à l'accumulation et à l'appropriation, dont « les femmes », catégorie mythique mais imposée (telle une interprétation biblique), sont premières victimes ? L'écriture de Wittig encourage de telles associations organisées autour d'une forme, ou des non-dits lacunaires, poétiques, propices à la libération de l'imaginaire.

La réalité qu'élabore Wittig, lorsqu'elle ne peut être niée par la société dominante, est combattue autrement : « La meilleure arme de l'hétérosexualité : le déni, la récupération (c'est érotique pour les hommes de voir deux femmes ensemble – le harem lesbien), le ridicule » (2001 : 109). Wittig détourne les détournements, désamorce les stratégies d'oppression, se réapproprie l'humour pour rire de plus belle. Le rire n'est jamais loin du « corps lesbien », bien qu'il ne soit pas habituellement présent dans un texte érotique. Le verbe « rire » apparaît une douzaine de fois, presque toujours dans un contexte de joie, de satisfaction et de plénitude ; de même, des émotions douloureuses sont combattues par l'humour (Ostrovsky, 1991 : 121-122). Quant aux *Guérillères*, le rire qui se manifeste lorsque la guerre se termine est « la plus grande forme de victoire » (*ibid.* : 54), tant il exprime la liberté, la spontanéité, la force et la vitalité. Il s'agit d'une forme d'expression viscérale qui survient du centre du corps, ce qui souligne encore plus son importance dans ce texte si voluptueux dans son lien entre corps et émotion.

Wittig, grande innovatrice littéraire, est hésitante envers les féminisations dans le discours. Elle a constaté le besoin de séparer la littérature de la politique à cause de leurs registres différents.

Dans le registre sociopolitique, elle souhaiterait ne pas employer de féminisation dans l'intérêt d'abolir les sexes. Dans le registre littéraire, elle expérimente comment redonner aux femmes une catégorie universelle usurpée par les hommes. C'est dans le « chantier littéraire » que l'action transformatrice peut agir sur les mots, sur le monde. Dans « Homo sum » (1990 – repris dans *La Pensée straight* en 2001) Wittig semble avoir évolué depuis une manifestation de 1970, où elle portait la banderole disant avec ironie : « Un homme sur deux est une femme » (Shaktini, 2005 : 20). Elle constate effectivement que les femmes sont des hommes, « puisque "homme" signifie d'abord être "humain" » (2001 : 137). Aurait-elle porté une autre banderole : « Nous sommes tous des hommes » ? Wittig propose, comme seule solution pour restaurer son universalité à « il » et « homme », qu'on supprime le genre dans la langue, ce qui implique que les pronoms de la troisième personne n'existent plus sous leurs formes actuelles, et que des mots tels que « homme » et « femme » soient supprimés. Les changements formels nécessaires agiraient autant sur la langue que sur la philosophie, et « toucheraient à toutes les dimensions de l'expression humaine (littéraire, politique, philosophique, scientifique) » (*ibid.* : 138). Les vastes implications de la suppression du genre dans la langue montrent bien son importance capitale dans tous les secteurs de la société. Ainsi, il est bizarre que la division masculin-féminin échappe, dans presque tous ces secteurs, à l'analyse. Elle se cache derrière un prétendu naturel, sans quoi les inégalités seraient trop flagrantes, impardonnables dans une société qui se veut égalitaire. Il existe bien des cultures qui ne divisent pas le monde en deux sexes mais en plusieurs, ou aucun, ce qui renforce l'idée de Wittig : il ne s'agit pas d'évidence. La plupart des disciplines ignorent volontiers la dimension du genre, ou « n'y pensent pas ». Une vocation de la littérature a toujours été de véhiculer ce qu'on ne voit pas habituellement, c'est un outil privilégié pour critiquer la division sexuée.

Les caractéristiques qui sont dans l'absolu des qualités attribuées aux femmes, sont avec elles, dévalorisées. Le don, la considération pour autrui, l'écoute, la sensibilité et la préservation des vies sont réputées propres aux femmes, tandis que les

caractéristiques inverses sont imposées aux hommes, leur permettant de gouverner le monde d'une façon discutable, et discutée, bien que cette « virilité » soit rarement mise en cause.

Celui qui contrôle la langue contrôle l'avenir. La littérature déjoue les pièges. Comme l'écrit Wittig dans *Les Guérillères* : « Tu dis qu'il n'y pas de mots pour décrire ce temps, tu dis qu'il n'existe pas. Mais souviens-toi. Fais un effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente ». Le chantier littéraire permet cette invention.

Peuples lesbiens

Face à des oppressions millénaires, Wittig se demande, en écho à ses choix de vocabulaire que nous avons analysés ci-dessus : doit-on devenir femme ? Dans l'intérêt de qui ? Femme, définie par qui, pour quoi ? Ayant choisi un autre destin que celui prescrit par « l'éternel féminin » et le conditionnement, les lesbiennes selon Wittig « ne sont pas des femmes » surtout parce qu'elles refusent les logiques matérielles de l'appropriation individuelle de leur « corps-machine de travail » comme dirait Guillaumin (1992).

Les lesbiennes sont une catégorie à part. Puisque les positions politiques et relationnelles caractéristiques de cette catégorie seraient désormais normatives, le terme « lesbienne » sera superflu dans un monde sans sexes, car ces positions seront tout simplement humaines. Les « femmes » peuvent encore aimer les « femmes », aimer « leur sexe » pour ce qu'il est, libre des connotations classificatrices. Mais en attendant, seule la lesbienne échappe à la féminitude (Wittig, 1992 : 9). Comme une esclave évadée, fuyant la société dominante des maîtres et esclaves, elle vit sur les marges, dans un *no man's land*, qui peut être utopie ou ghetto. Comme les Amazones, elles sont un peuple, une tribu de guerrières non pas contre les hommes, mais contre les formes et structures qui rendent possible – voire invisible à l'analyse – la domination. Wittig joue avec la notion de « peuples lesbiens », notamment dans son *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* (*op. cit.*), compilation « ethno-historique » sur ces peuples, et avec un élan mythique et poétique dans *Les Guérillères*. Si les lesbiennes ne sont pas des

femmes, elles sont tout de même contraintes à se positionner vis-à-vis d'une culture dominante, hétéro-normative, telle que montrée dans son dernier roman, *Virgile, non* (1983). Aussi doivent-elles se protéger des projections et des définitions qu'essaie de leur infliger cette culture. C'est ainsi que « Wittig », protagoniste du roman, ancrée dans le paradis lesbien, développe une stratégie qui est d'assimiler et transformer les stéréotypes et insultes qui agissent sur son corps, lorsqu'elle séjourne dans l'enfer hétéro (afin de sauver les femmes) (Roussos, 2009).

Selon Wittig : « Chacun de nous est la "somme" des transformations effectuées par les mots. Nous sommes à ce point des êtres sociaux que même notre physique est transformé (ou plutôt formé) par le discours – par la somme des mots qui s'accumulent en nous » (2001 : 133). Elle illustre bien cette idée dans *Virgile, non*. Les lesbiennes dans *Virgile, non* vivent sur les marges, essayant d'étendre leur univers en libérant les femmes emprisonnées dans les cercles concentriques d'un enfer hétéro-normé. Ces mêmes femmes voient volontiers en la libératrice lesbienne (intentionnellement quichotesque) un monstre, se rabattant sur les stéréotypes les plus archaïques. Les peuples lesbiens sont des peuples des plus sauvages.

L'animalisation de la lesbienne – comme d'un « peuple primitif » – est mise en avant dans *Virgile, non*. Ainsi, Wittig bouleverse les stéréotypes selon lesquels les lesbiennes sont différentes physiquement des autres femmes (où ?) Au lieu de nier, ou de rassurer, Wittig déclame fièrement non seulement qu'elles ne sont pas féminines, mais qu'elles ne sont pas des femmes. Très vrai mais pas très articulé avec la phrase antérieure.

La protagoniste de *Virgile, non*, « Wittig » (lesbienne de chez lesbienne, qui sort de son milieu dans une quête héroïque et comiquement naïve de libération des femmes), guidée par la plus sage Manstabal, se trouve dans une laverie où elle essaie de libérer les femmes. Pour dissiper leur méfiance en montrant qu'elle leur ressemble, « Wittig » se met nue. D'abord certaines ont peur et crient « au viol, au viol ». Des femmes plus blasées cherchent à transformer le corps de « Wittig » en celui du monstre qu'elles

prétendent y voir. Bien que « Wittig » ait constaté la « parfaite conformité humaine [de son corps] avec les personnes de [s]on sexe », les femmes protestent, se mettant alors à raconter : des poils recouvrent tout son corps. « Wittig » est forcée de se voir, elle aussi, à travers l'écran des stéréotypes : « Je me regarde avec étonnement : c'est vrai, j'ai des poils longs, noirs et luisants qui me couvrent tout le corps, remplaçant ce qui n'était jusqu'alors qu'un duvet. » Mais « Wittig », tout en subissant ces remarques, qui entrent en elle avant que le rationnel ne l'emporte, se met à s'en défendre. Puisque ignorer les remarques n'est pas possible, elle choisit une technique proche des arts martiaux : elle embrasse les coups, afin de les désamorcer. Il s'agit d'apprécier positivement l'altérité hurlée à son visage, et à son corps nu : « Ah, voilà qui va me tenir chaud en hiver ! » En faisant semblant de ne pas comprendre les insultes bestialisantes, et refusant de se conformer à la doxa d'une peau pré-pubère pour les femmes (par laquelle le naturel, jambes poilues, devient « contre nature »), elle y fabrique un côté positif. Les agresseuses de « Wittig » essaient encore, avec les mêmes résultats. C'est parce que « Wittig » refuse l'individualisation de l'attaque (livrée en fait contre le « peuple lesbien »), et parce qu'elle s'engage globalement, qu'elle échappe aux effets néfastes – notamment une intériorisation d'une « monstruosité » lesbophobe.

Lorsque l'expression « corps lesbien » vient à l'esprit de Wittig, elle éclate de rire. Le véritable début du livre est rendu possible par cette ironie : elle trouve que le fait de qualifier de « lesbien » le corps, nom masculin, déstabilise la notion même du corps. Il s'agit presque de paradoxe, de plaisanterie, d'impossibilité, mais pas tout à fait. Il s'agit de suggérer, avec un humour jouissif, que les lesbiennes sont un peuple. Le livre surgit de ces deux mots. Également ironique est son usage de termes anatomiques, afin de créer un discours sur le corps, et par là sur un amour absolu, avec précision et sans aucun sentimentalisme. Le corps lesbien, suggère-t-elle toujours au deuxième degré, ne jouit pas de la même manière que le corps féminin. Non moins ironique est le titre du livre suivant *Lesbian Peoples* (1973) que Wittig co-écrit avec Sande

Zeig (la version anglaise de leur *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*). L'utopie s'approche de l'ethnologie, d'un peuple idéal dont on souhaiterait imiter certaines qualités. Pour aboutir au réel, nous devons déjà établir un plan dans l'infinie page blanche du nulle part. C'est ainsi qu'on peut espérer une libération vis-à-vis d'un conditionnement toujours tenace, ainsi que des règles strictes, officielles ou plus insidieusement implicites, de vie et de conduite.

Est-ce entièrement un mythe, ce « corps lesbien » ? Puisque les lesbiennes peuvent refuser les exigences de l'hétérosexualité dominante, elles peuvent quitter certaines règles de « beauté ». L'ordre hétérosexuel contraint les femmes à modifier leur apparence pour correspondre à une idée fabriquée de la féminité. Ainsi, l'état naturel d'une femme serait considéré comme non féminin, et donc « contre la nature » : « Notre corps déformé est ce qu'ils appellent "naturel" » (*La Pensée straight* : 52). Or, Daly (1978) considère ce renversement – l'artificiel et le naturel – comme une des stratégies principales du patriarcat. Il ne serait, par exemple, « pas naturel » de voir une femme avec des jambes poilues, mais « naturel » de la voir épilée. Le corps lesbien, est-ce aussi le corps qui ne devient pas femme (dans le sens de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient ») ? Comment alors construire cette culture lesbienne, comme perspective universelle ? Pour réaliser ce tour de force, Wittig lit entre les lignes du passé et le recrée de façon jubilatoire.

Dans *Brouillon*, à l'article « femme », Wittig raconte une rupture. Certes, le schisme entre « mères » et « amazones » décrit la rupture dans le féminisme à son époque, entre celles qui revalorisaient « l'éternel féminin »/« la différence » et celles qui cherchaient à l'abolir. La description « historique » de Wittig est allégorique. Mais consciemment ou non, il se peut que cette invention soit proche de la réalité, si l'on étudie les découvertes de l'archéologue Marija Gimbutas (2006) sur la primauté ancienne des déesses de toutes sortes. Ce que Gimbutas fait avec des objets et la science, Wittig le fait avec des mots et la littérature. Dans la version de Wittig, les femmes s'appelaient toutes amazones, puis « les mères ont provoqué l'éclatement de l'harmonie dans le jardin

terrestre » (1976 : 94). Les « mères » inventent l'appellation « femme » et l'utilisent pour les amazones seulement « accolée avec un terme descriptif de façon à les différencier » (*ibid.*), rappelant la marginalisation des lesbiennes dans le féminisme comme ailleurs. Wittig puise encore dans la mythologie grecque avec les Furies, qui passèrent leur temps à danser et à jouer avec leurs « serpentes ». Une période de chaos les oblige à laisser leurs jeux pour des « guerres vengeresses et sans espoir », que leurs serpentes partagent. Elle cite « la *Bibliothèque*, ensemble des livres et fragments du passé sauvés par les amantes » (*Brouillon* : 101). Il s'agit vraisemblablement de la « bibliothèque » dans chacune, celle de l'inconscient collectif, face aux lacunes tout de même comblées, peu à peu, par des (re)découvertes récentes.

Abolition de la dualité

En rompant avec la logique patriarcale, les guérillères sortent d'un système binaire qui repose sur le oui et le non : « Je dis que ce qui n'est pas, est également » (1969 : 17). Refusant le cartésianisme, elles se rapprochent plutôt de certaines philosophies orientales, telles que le taoïsme. Le texte est parsemé d'aphorismes qui ressemblent aux *koans*, énigmes du bouddhisme zen propices à la méditation. Lorsque le personnage de Danièle Nervi déterre le tableau d'une jeune fille nue, les guérillères disent en rigolant qu'elle « n'a pas encore déterré le couteau sans lame et dépourvu de manche » (*ibid.* : 30). Des énigmes sont également proposées dont la réponse semble être « la femme », telles que « qui ne doit jamais faire suivant sa propre volonté ? » ou « de qui le destin est inscrit dans son anatomie ? » (*ibid.* : 122). Le désordre en soi est célébré comme tactique anti-patriarcale. Ainsi, « elles cultivent le désordre sous toutes ses formes » (*ibid.* : 133). Elles résistent à la paralysie de la pensée dichotomique, qui est aussi celle de la religion judéo-chrétienne dans sa division en bien et mal. Une prière à la déesse solaire invoque : « Que les bons et les méchants soient abattus » (*ibid.* : 35). L'enjeu n'est plus celui d'une lutte entre le bien et le mal, mais contre la division binaire du monde. Il s'agit

d'en finir avec les dualités ; ainsi à la fin des *Guérillères*, avec l'assimilation des hommes, il n'existe plus de « sexe opposé ».

Les guérillères font allusion au concept de l'éternel féminin, associé à la terre, la mer, le négatif, en relevant l'absurdité de faire reposer une idéologie sur de telles associations arbitraires. Ces caractéristiques correspondent au yin de la philosophie chinoise, mais s'inscrivent aussi dans la philosophie grecque. Comme Wittig l'explique dans *La Pensée straight*, à partir de l'école pythagoricienne, l'idée d'unité de l'être se transforme en dualité. Ce fut d'abord d'intérêt mathématique, mais se mua aussitôt en termes humains avec des jugements de valeur. On glisse dans la métaphysique, qui fige cette dualité d'abord instrumentale en vérité immuable. Cette dualité se résume, en gros, au positif d'un côté, au négatif de l'autre ; le féminin est opposé au masculin. Il s'agit de la même notion que Simone de Beauvoir explore, dans *Le Deuxième Sexe*, comme socle de la domination des hommes sur les femmes. Cette dualité masculin-féminin constitue le paradigme pour toute autre classification de l'un et de l'autre, telle qu'homme blanc et homme noir, ce qui a conduit à l'esclavage. Il s'agit « d'un raisonnement mécaniste » qui « met en jeu une série de termes qui sont systématiquement mis en rapport avec des termes opposés » (Wittig, 1969 : 112). Wittig suggère qu'il n'y a rien d'objectivement vrai dans ce socle binaire de la philosophie, qui crée et justifie l'existence de deux sexes pour assurer la subordination des femmes en tant que classe sexuelle : « Ses schémas sont si grossiers qu'à ce souvenir elles se mettent à rire avec violence » (*Les Guérillères* : 112). « Elles » sont affranchies du patriarcat, notamment dans son invasion de la pensée (son arme la plus redoutable) ; elles peuvent rire de ses dogmes désuets, tout comme Wittig affirma : « Je pense que nous n'avons pas fini de voir ce que la Raison peut pour nous » (2001 : 97). Puisque « l'abstraction agit par force sur le matériel » (*ibid.* : 99), il est important que les féministes maîtrisent la Raison pour la conduire hors de la domination. Bien que *Les Guérillères* soit souvent considéré comme une allégorie de la guerre entre les sexes, Wittig insiste sur le fait qu'il s'agit plutôt d'une guerre contre des concepts tels la dualité, pris

conventionnellement comme évidence, alors qu'appuyés seulement par des coutumes, des croyances : « Notre combat vise à supprimer les hommes en tant que classe, au cours d'une lutte de classe politique – et non un génocide. Une fois que la classe des hommes aura disparu, les femmes en tant que classe disparaîtront à leur tour, car il n'y a pas d'esclaves sans maîtres » (*ibid.* : 59).

Conclusion : l'utopie wittigienne à l'heure troublée

Dans les années 1930, Virginia Woolf mettait déjà en garde contre la cooptation des femmes par les institutions patriarcales, notamment dans *Trois Guinées* (1938). Mary Daly remarque en 1978 que cette admonition est devenue encore plus pertinente, après que le féminisme des années 1970 a fait gagner du terrain dans « les professions » : « Tant que les mêmes mythes perdurent, aucun véritable changement n'est possible, même avec cinquante pour cent de collaboratrices au pouvoir : femmes avec des corps de femmes mais totalement identifiées aux hommes et possédées par eux dans leurs pensées et dans leurs esprits. C'est plutôt le sortilège même du phallocratisme qu'il faut briser » (Daly 1978 : 57).

La solution de Wittig consiste à briser le sortilège. Plus qu'une invitation (proposée dans *Virgile, non*) à toutes les femmes de devenir lesbiennes, il s'agit de se défaire de l'emprise des sexes, qui opère, certes, pour les deux sexes, mais qui donne, arbitrairement (et non naturellement) l'avantage aux hommes. En réalité, cette notion « arbitraire » cache une histoire occultée, qui ne laisse de prétexte que la nature. Cette « nature » est toujours définie selon des intérêts politiques. La libération humaine est celle de se définir. Pour ce faire, ce n'est pas seulement le genre, « sexe social » qu'il faut interroger, mais la classification sexuée qu'il faudrait abolir, si on veut commencer à exister réellement. Le terme « genre » est illusoire. Tout comme la féminisation partielle de la langue, il suppose que les deux sexes peuvent avoir les mêmes droits, si l'effort nécessaire est dépensé pour mieux comprendre les genres et mieux représenter les femmes. Wittig propose l'abolition de « la femme », et non sa libération, ni son égalité par rapport à l'homme. Puisque

l'abolition de « la femme » entraîne nécessairement l'abolition de l'homme en tant qu'être masculin, l'humanité est reconquise.

Selon Wittig, si « la lesbienne » se constitue d'abord comme corps, créant la culture de son peuple, c'est pour dépasser cette étiquette, vers un monde du présent, où chaque personne est libre de se définir ou non, mais surtout de vivre librement dans sa spécificité d'individu, comme elle l'entend. Elle nous invite ainsi dans un monde où tout est à revoir, à inventer alors, pour réitérer les paroles de Wittig elle-même (2001 : 449), quant à abolir l'omniprésente et constante « déclaration de sexe » : qu'attendons-nous pour le faire?

Wittig influence Judith Butler, qui fait dans *Gender Trouble* (1990) une analyse un peu réductrice de sa pensée. Butler, bien plus assimilable certes que Wittig, affirme que le genre est une performance et que nous n'avons pas besoin de nous renfermer dans des catégories. Malgré les intentions de Butler, qui se définit comme lesbienne féministe, ces théories ont été instrumentalisées pour dépolitiser des mouvements homosexuels, avec une plus grande mixité (effaçant de fait la perspective lesbienne), et une confusion absolue des enjeux. Loin de la liberté absolue de s'autodéfinir, en vérité la transgression doit être codifiée, rassurant un milieu homo et trans parfois bien conformiste dans son anticonformisme, avec des règles extrêmement précises sur comment transgresser, en assignant des noms spécifiques à chaque forme (*drag-queens* bien « féminines », lesbiennes butch ou fem...) La démultiplication des catégories est plus facile à assimiler – à la fois pour la société dominante et le milieu transgressif – que l'ambiguïté ou le doute, ou encore la sortie des catégories. Pour revenir à la question « sexe ou genre », cette dérive, qui caractérise et renforce les « études du genre » remplaçant les études féministes aux États-Unis et les court-circuitant en France, montre la nécessité de se recentrer sur Wittig, afin d'abolir les effets des catégories, plutôt que de les employer comme chacun le veut. En attendant, un homme peut affirmer avec légèreté et fierté qu'il est « un tiers lesbienne, un tiers gay et un tiers hétéro ». Aussi considère-t-il, dans son corps d'homme, qu'il est tout aussi touché par les

questions lesbiennes et féministes, qu'il comprend tout autant et a tout autant le droit de parler au nom des lesbiennes et des femmes. Ceci coïncide parfaitement avec un langage « d'égalité entre les sexes » qui laisse émerger l'impression, malgré toutes les recherches quantitatives qui indiquent le contraire, que les hommes sont tout aussi victimes des femmes, voire plus, du patriarcat. Il y a eu un recul subtil depuis l'élan féministe des années 1970 : « droits des femmes » devient « égalité entre les sexes ». Le travail de Wittig est important à ressusciter, face à de tels glissements : « égalité », tout comme « sexes », présume deux éléments distincts, et égalité entre les sexes implique le maintien des sexes comme catégories. Démultiplier les catégories représente une fausse libération. C'est encore l'obligation de se définir selon des limites conçues par autrui, alors que l'universalisation envisagée par Wittig invite à la possibilité que toute perspective humaine soit la norme, indépendamment d'une identité collective. Cette identité collective sert, en effet, à être abolie, de même que le féminisme sert à abolir la condition « femme » (et non à l'améliorer). La guerre de Wittig est bel et bien une guerre contre les catégories, dont en premier lieu la dualité, dont l'emblème est le masculin-féminin. Cette utopie identitaire, se construire au-delà des définitions préétablies, est-ce atteignable par l'abolition des sexes ? Ce semblerait bien être un premier pas intéressant.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEAUVOIR S. de, 1949. *Le Deuxième Sexe*. Paris, Gallimard.
- BOURCIER M.-H., 2001. « Wittig La politique », in WITTIG M., *La Pensée straight*. Paris, Balland.
- BUTLER J., 2005 [1990]. *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. Oxford, Routledge. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion* (traduit de l'anglais par Cynthia Kraus). Paris, La Découverte, 2005.
- DALY M., 1990 [1978]. *Gyn/Ecology: the Metaethics of Radical Feminism*. Boston, Beacon Press.
- DALY M., 1998. *Quintessence...* Boston, Beacon Press.

- GIMBUTAS M., 2006. *Le Langage de la déesse*. Paris, Des femmes.
- GUILLAUMIN C., 1992. *Sexe, Race et Pratique du pouvoir*. Paris, Côté-femmes.
- IRIGARAY L., 1992. *J'aime à toi : esquisse d'une félicité dans l'histoire*. Paris, Grasset.
- OSTROVSKY E., 1991. *A Constant Journey: The Fiction of Monique Wittig*. Southern Illinois University Press.
- PIZAN C. de, 2000 [1405]. *La Cité des Dames* (texte traduit et présenté par Th. Moreau & É. Hicks). Paris, Stock.
- PIZAN C. de, 2000. *Le Chemin de longue étude*. Paris, Librairie Générale Française.
- POYNTON C., 1989. *Language and Gender: Making the Difference*. Oxford, Oxford University Press.
- ROUSSOS K., 2009. « Boucs Emissaires : le devenir-monstre chez Salman Rushdie et Monique Wittig ».
http://www.lacc.univbpclermont.fr/IMG/pdf/article_katherine_roussos.pdf
- SHAKTINI N., 2005. *On Monique Wittig: Theoretical, Political, and Literary Essays*. Chicago, University of Illinois Press.
- VAUGELAS Cl. de, 1647. *Remarques sur la langue française*. Paris, Pierre le Petit Imprimeur.
- WITTIG M., 1964. *L'Opoponax*. Paris, Minuit.
- WITTIG M., 1969. *Les Guérillères*. Paris, Minuit.
- WITTIG M., 1973. *Le Corps lesbien*. Paris, Minuit.
- WITTIG M., 1983. *Virgile, non*. Paris, Minuit.
- WITTIG M., 1992. *The Straight Mind*. Boston, Beacon Press.
- WITTIG M., 2001. *La Pensée straight*. Paris, Balland.
- WITTIG M., ZEIG S., 1973. *Lesbian Peoples: Material for a Dictionary*. New York, Avon.
- WITTIG M., ZEIG S., 1976. *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*. Paris, Grasset.
- WOOLF V., 1977 [1938]. *Trois Guinées*. Paris, Des femmes.
- WOLKSTEIN D., KRAMER S. N., 1983. *Inanna, Queen of Heaven and Earth: Her Stories and Hymns from Sumer*. New York, Harper and Row.

Résumé

Voyant une supercherie dans la distinction sexe-genre, Monique Wittig préconisa de reprendre la notion de sexe, qui est toujours, puisque défini par la société, un sexe social. À travers les œuvres de fiction et théoriques de cette écrivaine et militante, l'article repense le masculin comme universel et analyse comment opère la hiérarchie sexuée, notamment par la langue. Le « chantier littéraire » si cher à Wittig sert à dépasser les limites du connu, du dicible, afin d'engager d'autres paradigmes d'abord dans l'imaginaire, puis dans le réel. La base de l'utopie wittigienne est l'abolition des sexes, et par extension d'une pensée dichotomique, que ce soit les genres grammaticaux, les étiquettes « mâle/femelle », voire le choix de partenaire en fonction de catégories préétablies... Revenir sur le sexe à la place du genre comme catégorie d'analyse facilite son abolition comme obligation sociale défavorable aux femmes. Selon Wittig, tant qu'existent les sexes, l'inégalité persistera. Par la littérature, elle expérimente des solutions pour aller au-delà de la construction sexuée, en faveur d'une pluralité d'identités humaines.

Mots-clefs : genre, sexe, féminisme, lesbienne, littérature, utopie.

Summary

Beyond Sex: The Utopian Project of Monique Wittig

According to the writer and activist Monique Wittig, it is misleading to pretend there is a difference between sex and gender, since sex is also defined by society as a means of classifying its members. Using Wittig's works of fiction and theory, this article criticizes the use of the masculine as universal and analyses how sexual hierarchy operates, notably through language. The « literary building site » so dear to Wittig serves to surpass the limits of what is knowable or sayable, in order to engage other paradigms, first in the imagination, then in reality. The basis of wittigian utopia is the abolition of sexes, and by extension of binary thought, be this through grammatical gender, the labels « male » and « female », or even the choice of partner based on preestablished categories... Returning to sex in the place of gender as a category of analysis facilitates its abolition as a societal obligation that discriminates against women. According to Wittig, as long as the sexes exist, inequality will persist. Through literature, she experiments with different solutions in order to go beyond sex-based constructions, in favour of a plurality of identities.

Key-words: gender, sex, feminism, lesbian, literature, utopia.